Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1966)

Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Lasserre, F. / Enrico, Christiane

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Louis GRAZ : *Le feu dans l'Iliade et l'Odyssée. Πῦρ, champ d'emploi et signification.* Paris, Klincksieck, 1965. 382 pages + 1 dépliant hors texte.

La chronique d'*Etudes de Lettres* a déjà signalé la thèse soutenue par M. Graz le 25 juin 1965 et la collation par la Faculté du grade de docteur avec la mention très honorable (numéro de juillet-septembre, p. 197). On trouvera ici le compte rendu de la thèse et de sa soutenance, achevé trop tard pour qu'il ait pu prendre place encore dans le précédent numéro.

L'interprétation du vocabulaire homérique est l'une des disciplines de la philologie à laquelle l'antiquité a voué le plus d'efforts. Elle a précédé de très loin l'étude d'autres vocabulaires, puisqu'on en discerne les premiers signes déjà dans certains passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée,* et l'on montrerait facilement qu'elle est à l'origine des grands travaux lexicographiques qui animent pendant plus de mille ans, de Protagoras à Hésychius, l'activité des grammairiens. Reprise dès le début de la Renaissance byzantine et entretenue dès lors, avec de rares interruptions, jusqu'au XIVe siècle, jalonnée ensuite par la publication régulière de lexiques, cette branche particulière de l'homérologie lègue pourtant au XIXe siècle une quantité de problèmes encore irrésolus. Les quelque cent cinquante années qui suivent ont vu s'accomplir de nombreux progrès, mais le nombre des mots homériques aujourd'hui encore inexplicables dépasse la centaine. Cependant l'interprétation des mots difficiles, qui a depuis toujours polarisé les recherches, n'est plus seule actuellement à solliciter l'intérêt des philologues. Au contraire, l'attention s'est portée de plus en plus sur des mots simples, suspects de recouvrir des réalités autres que celles de leur traduction moderne. Tels sont, pour ne citer que les plus évidents, les termes désignant les activités de la pensée, les aspects du sacré, les régions invisibles de la nature, etc. Ce champ d'investigation est consciencieusement exploré depuis plus d'un demi-siècle et ses secteurs les plus intéressants ne sont plus à découvrir. C'est dire que si la lexicographie homérique traditionnelle a pratiquement atteint depuis un certain temps le point où tout progrès devient impossible sans documents nouveaux — ceux-ci commencent à surgir dans les archives mycéniennes — la sémantique actuelle n'est pas loin de l'atteindre à son tour.

M. Graz connaissait bien cette situation au moment de définir sa propre ligne de recherche. Aussi a-t-il résolu d'aborder un domaine négligé parce que jugé, superficiellement, moins intéressant, celui du vocabulaire usuel, dans lequel il a choisi un terme saillant : le feu. Il s'agissait pour lui d'abord, comme on le ferait

pour un concept philosophique ou moral, de distinguer si le mot πῦρ désigne entièrement et uniquement la même réalité objective que sa traduction *feu,* ensuite d'en étudier l'exploitation poétique pour en établir la valeur subjective. Or une difficulté se présente dès la première enquête : comment délimiter l'ensemble des faits embrassés à tour de rôle ou simultanément par ce mot ? Cette difficulté, M. Graz a imaginé de la résoudre au moyen d'une méthode nouvelle, qui consiste à cerner le « champ d'emploi » du mot πῦρ par l'analyse des champs d'application de tous les mots auxquels πῦρ se trouve associé. Supposons, en effet, que l'œuvre d'un auteur de langue française joigne le mot *feu* exclusivement aux verbes *allumer, brûler, chauffer, consumer* et *éclairer,* et ne livre, en dehors des verbes, d'autres combinaisons que *feu de paille, à la lueur du feu* et *un bon feu,* si l'on substitue partout à *feu* les autres mots que le même auteur associe aussi à ces termes, par exemple dans *allumer la lampe, à la lueur d'une bougie,* etc., il semble que la signification totale qu'on cherche à délimiter cumule en quelque manière les significations partielles révélées par les champs d'application de ces termes. Ainsi, à condition qu'on sache ce qu'est une lampe, découvrira-t-on que l'expression *allumer le feu* met l'accent sur la lumière du feu plutôt que sur sa chaleur, observation bientôt confirmée par les emplois de *à la lueur de,* et d'ailleurs soutenue par l'étymologie même du verbe *allumer.* Plus les substitutions seront nombreuses, plus le champ d'emploi se précisera.

Ramenée à ce schéma, la méthode semble naïve. Que faire, par exemple, si notre auteur dit aussi *allumer les convoitises,* ou *chapeau de paille* à côté de *feu de paille* ? Et surtout s'il le dit dans une langue dont nous ne connaîtrions pas, comme c'est le cas de celle d'Homère, les idiotismes ? M. Graz a pressenti l'objection et y a répondu non seulement en diversifiant à l'extrême les nuances d'emploi des corrélats du mot *feu* dans leurs autres corrélations, mais encore en éliminant toutes les corrélations qui révèlent des champs d'application sans limites précises (ainsi de la *paille* dans l'exemple ci-dessus). Il est ainsi conduit à distinguer les constructions à champ d'application multiple de celles à champ d'application limité, et à faire une place aux constructions isolées, c'est-à-dire à celles où le substitut de πῦρ ne partage avec πῦρ qu'un seul corrélat (ainsi du mot αὐγή *l'éclat,* qui présente à côté de *l'éclat du feu* la combinaison *l'éclat du soleil,* sans que le mot *soleil* se retrouve dans une combinaison telle que *soleil brûlant* à côté de *feu brûlant*). Ces distinctions éliminent sûrement les risques d'illusion.

Mais une autre difficulté surgit, qui compromet d'ailleurs moins la méthode en elle-même que son application au cas particulier de la langue homérique. Cette langue, en effet, se présente à nous dans un état de cristallisation caractérisé par l'emploi constant de formules entrées dans l'épopée à différentes époques et si souvent répétées que leur signification s'est probablement émoussée. Dans ces conditions, comment apprécier à leur juste valeur, pour une époque précise, le degré de *signifiance* non seulement des constructions de πῦρ, mais encore et surtout des constructions parallèles destinées à les éclairer ? Bien averti de ce problème, qui est l'une des pièces maîtresses de l'ensemble du problème homérique, M. Graz a pris le parti de ne pas entrer dans la différenciation si controversée entre parties anciennes et parties récentes des poèmes épiques, et de considérer l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme un tout admettant non pas une, mais des manières de voir propres à l'épopée. C'était déjà, pour d'autres raisons, le parti d'Aristarque, et il n'en existe pas actuellement de plus opportun en la matière. Mais la difficulté n'en subsiste pas moins, puisque la méthode adoptée conduit, à la limite, à expliquer des constructions de πῦρ particulières à un temps, à un dialecte, à une situation, à un poète, au moyen de constructions similaires apparues indépendamment des

premières dans un autre temps, un autre milieu dialectal, un autre environnement littéraire. En somme, cette méthode ne devrait être appliquée, en toute rigueur, qu'aux constructions non formulaires et de date récente, à supposer qu'on puisse les reconnaître. Restreindre aux seuls parallèles homériques les champs d'application des corrélats de πῦρ permet en apparence de définir les significations ressenties par les rhapsodes qui nous ont transmis les poèmes épiques dans leur dernier état, mais on ne peut faire abstraction du fait que la plupart des constructions formulaires se sont constituées initialement d'éléments venus du langage parlé et définis, par conséquent, par un système de corrélations complètement inconnu. Au reste, qu'il y ait dans notre *Iliade* et notre *Odyssée* des mots déjà inintelligibles au poète qui les y a introduits signale assez l'insuffisance de toute méthode prétendant expliquer Homère par Homère. Je doute, d'ailleurs, qu'il se trouve beaucoup d'hellénistes pour déclarer avec M. Graz, à propos des poèmes homériques, que « ce qui nous est donné, ce n'est ni le sujet parlant ou écrivant, ni la langue, mais un *écrit,* cette donnée concrète transhistorique, produite dans le temps et perçue dans le temps, mais riche d'un sens qui lui est propre » (p. 22). Car la notion d'écrit appréhende mal la réalité complexe d'une tradition orale mouvante, dont la fixation par écrit a quelque chose d'accidentel.

Un exemple montrera bien le risque d'erreur encouru dans de telles circonstances. P. 83, M. Graz aborde la formule πυρὸς αἰθομένοιο. Il observe qu'elle se rencontre dans un vers lui-même formulaire utilisé à trois reprises dans l'*Iliade* :

ὣς οἱ μὲν μάρναντο δέμας πυρὸς αἰθομένοιο.

Il note encore que ce vers sert uniquement à des transitions où le poète quitte le champ de bataille pour une autre scène et s'attache à en laisser une dernière image, celle d'un feu ardent, « embrasement considéré globalement, tel qu'il se manifeste à distance », etc. Le champ d'application du participe αἰθόμενος conseille cette interprétation, qui n'appelle certainement pas d'objection, quel qu'ait pu être le contexte initial de la formule choisie par le poète. Mais à cette formule appartient aussi δέμας, qu'on traduit ordinairement par *à la manière de* : « c'est ainsi qu'ils combattaient à la manière d'un feu ardent. » Or ce mot désigne partout ailleurs chez Homère l'apparence, ou la structure apparente, d'un corps humain et ne connaît qu'ici un emploi prétendûment adverbial ou prépositionnel. Ne fallait-il pas, dès lors, explorer aussi le champ d'application de δέμας pour l'époque où ce vers est né dans l'imagination d'un poète utilisant le sens propre de δέμας, et en tirer alors des conséquences quant à la valeur expressive ainsi ajoutée au feu ? Et si la prospection de ce champ s'avère impossible parce qu'on n'a pas conservé d'autre témoignage de pareils emplois de δέμας, peut-on en toute sécurité affirmer que les rédacteurs qui ont répété ce vers comme une formule de transition ne reconnaissaient plus à δέμας « d'autre valeur que celle d'établir un rapport de comparaison » (p. 318, n. 2)? Une autre interprétation aboutirait au contraire à affirmer que la poésie homérique a connu des aspects personnifiés du feu. La diction formulaire expose toujours l'exégète à des options arbitraires. Elle est réfractaire par nature à notre conception du donné écrit et ne satisfait pas aux conditions d'objectivité totale que réclame une analyse fine [1].

---

[1] Le cas de la formule θεσπιδαὲς πῦρ est analogue. L'adjectif n'existant que dans cette combinaison, pour laquelle il a sans doute été inventé, la méthode de l'anlyse des champs d'application doit recourir à d'autres adjectifs composés avec θεσπ-. Or il semblerait que dans certains d'entre eux le sens initial de cet élément, probablement « dit par un dieu », s'affaiblisse en celui de « divin », puis de « prodigieux ». Les analogies invoquées et l'appréciation des situations où paraît la for-

Ceci dit, et si grande qu'on fasse la part de la formule dans le cas de πῦρ,[2] on doit reconnaître que les résultats obtenus par M. Graz ne sont guère affectés par le décalage entre sa méthode et la nature des textes auxquels il a choisi de l'appliquer. Il y a à cela trois raisons. La première, c'est que le mot πῦρ et ses corrélats sont par eux-mêmes assez clairs pour qu'on ne se trompe pas sur leur sens obvie. La seconde, c'est que le champ d'emploi de πῦρ ne s'est vraisemblablement pas modifié au cours de la période recouverte par la tradition épique au point que des corrélats récents tromperaient sur ses significations anciennes. La troisième, c'est que M. Graz ne cède jamais à la tentation d'ériger sa méthode en doctrine et de tout expliquer par elle. Au contraire, les significations recueillies en prospectant les champs d'application de chaque corrélat de πῦρ, il les considère seulement comme des hypothèses à vérifier ensuite dans le contexte de πῦρ, à éprouver par les moyens ordinaires de la philologie. Invité d'emblée par le professeur H. J. Seiler, titulaire de la chaire de linguistique de l'Université de Cologne, premier expert de thèse, à s'expliquer sur l'utilité de ce contrôle, il devait déclarer au cours de la soutenance, en toute netteté, que les rapports associatifs peuvent être spécieux et qu'une sémantique fondée uniquement sur eux n'éviterait pas l'erreur. Ainsi, tout en marquant sa volonté d'exploiter dans sa méthode la théorie des syntagmes établie par Ferdinand de Saussure, il ne manque pas d'admettre avec ce dernier qu'« il n'y a pas de limite tranchée entre le fait de langue, marque de l'usage collectif, et le fait de parole, qui dépend de la liberté individuelle »[2]. Sa méthode s'applique aux faits de langue, mais le fait de parole demande un autre instrument. M. Graz, d'ailleurs, répondra à une seconde question qu'il ne croit pas que la distinction entre langue et parole puisse s'appliquer aussi au langage de l'épopée, le poète épique assumant comme « parole », avec un sentiment de pleine liberté, des formules traditionnelles plus ou moins assimilables à des faits de langue, encore que produites, elles aussi, à l'origine, par une création poétique individuelle. Il convient volontiers que la vérification de sa méthode par l'analyse des contextes

---

mule permettent à M. Graz de conclure: « Cet adjectif ... doit être considéré dans Homère comme un adjectif verbal expressif ... qui manifeste, en particulier dans l'espace, l'intensité du feu à son surgissement, en la faisant percevoir sous la forme sensible de son éclat visible, une fois aussi audible — et en la *disant* divine » (p. 108). Et plus loin : « Enfin, il est un caractère du feu qu'on peut observer partout dans l'épopée homérique, aussi bien dans l'*Iliade* que dans l'*Odyssée* : il est toujours de nature *profane*. Sans doute lui applique-t-on l'épithète « qui brûle de par les dieux » (θεσπιδαές), mais nous avons noté que, dans son emploi formulaire avec πῦρ, son sens littéral s'est estompé, l'accent ayant été mis sur sa valeur expressive » (p. 349). En fait, cette conclusion est une opinion. Rien ne permet d'affirmer, pour aucun des huit passages où se rencontre la formule, que le feu n'y soit *ressenti* ni comme une création divine, ni comme une manifestation sonore dans laquelle bruit un dieu. Car il est impossible, dans ce cas, faute de corrélations absolues, de mesurer le degré d'affaiblissement de la formule depuis le jour de son invention. La vitalité post-homérique d'autres composés en θεσπι- en dépit même de fautes étymologiques, tendrait au contraire à montrer que cet élément n'a jamais perdu son sens plein, à la différence du banal θεσπέσιος sur lequel M. Graz base une partie de sa démonstration.

[1] Rien n'est moins facile à définir qu'une expression formulaire, soit parce que des points de comparaison pris dans d'autres épopées manquent presque complètement, soit parce que la notion même de formule est extrêmement élastique. Voir à ce sujet les chapitres tout récents de G. S. Kirk, *The Songs of Homer,* Cambridge, 1962, 59-83, et C. M. Bowra, *Heroic Poetry,* Londres, 1964, 215-253.

[2] *Cours de linguistique générale,* Paris, 1916, 173.

relève d'un certain empirisme, ce que personne ne lui reprochera. M. Seiler, même, relèvera dans sa conclusion que la méthode reste concrète grâce à son application empirique et qu'il n'a que des éloges à lui décerner.

* * *

Si la valeur principale de la thèse réside dans l'invention d'une méthode et dans un exemple de son application, il ne faut pas sous-estimer l'intérêt de sa contribution à l'intelligence du mot πῦρ chez Homère. Etablie d'abord selon la nature du corrélat (verbe, nom, etc.), puis épurée de ses éléments accidentels, enfin confrontée aux contextes, la liste des corrélations retenues présente cinq classes de signification, liées chacune à un type de situation épique, ou, si l'on veut, cinq aspects sous lesquels, dans cinq situations typiques, le feu se présente à la sensibilité du poète : déchaînement destructeur, fait de la combustion, moyen d'action entre les mains de l'homme, corps ou endroit de la combustion, manifestation éclatante ou bruyante. On remarquera que toutes ces significations sont évoquées aujourd'hui encore par le mot *feu,* mais il fallait l'établir, et établir aussi qu'Homère n'en a pas utilisé d'autres. Le mérite du travail de M. Graz est d'en avoir fait une certitude, et c'est le point auquel s'attache plus particulièrement le professeur A. Rivier, directeur de la thèse. Car si telle interprétation de détail, notamment pour un corrélat de la catégorie des constructions isolées, comme θέρομαι, prête à controverse, la recherche des sens s'effectue dans les conditions d'une stricte objectivité, ce dont il n'y a pas encore d'exemple dans ce domaine. Le seul défaut important qu'il faille relever dans son exploration des poèmes épiques, c'est que M. Graz s'est toujours tenu aux contextes immédiats, alors que dans certains grands épisodes de l'*Iliade* — l'incendie des vaisseaux, la victoire du feu d'Héphaïstos sur l'eau du Scamandre, le bûcher de Patrocle — la signification de *feu* se dégage d'un ensemble qui est plus que la somme des passages de ces épisodes où paraît le mot πῦρ. Le combat de Diomède du chant V illustre remarquablement cette situation linguistique, car si la méthode de l'analyse des champs d'emploi ne sait que faire des premiers vers, où l'on voit Athéna « allumer au casque et au bouclier du héros un feu infatigable », il n'en demeure pas moins que toutes les victoires qui suivent s'accompliront sous le signe de ce feu initial. Ainsi le champ d'emploi, au sens le plus large de l'expression, dépasse le corrélat, dépasse le contexte immédiat et s'étend, en quelque sorte, à l'épisode entier, qui dote en retour le feu des armes de Diomède non seulement d'un pouvoir poétique extraordinaire, mais aussi d'un sens propre non révélé par les mots *allumer* et *infatigable.* En d'autres termes, outre le fait que le chant V devrait être compté, comme ceux qui narrent l'incendie des vaisseaux ou les funérailles de Patrocle, au nombre des « zones d'emploi » de πῦρ — le terme est de M. Graz — il y avait à tirer de cette circonstance une conséquence linguistique et non seulement littéraire.

Il appartenait encore à M. Rivier de louer les qualités de la thèse. Son auteur se distingue, à ses yeux, par la patience de son enquête, par son attention aux détails significatifs, par son esprit de suite, par la qualité de sa réflexion linguistique, en un mot par sa rigueur. On doit surtout lui reconnaître le rare mérite d'avoir institué une prise nouvelle des textes de l'antiquité, caractérisée par son objectivité scientifique. Je pourrais conclure ce compte rendu sur la citation de ces éloges, mais il me paraît opportun d'ajouter que la contribution de M. Graz aux études classiques illustre la Faculté à laquelle il l'a présentée comme thèse de doctorat et que celle-ci en a justement reconnu la valeur singulière en décernant à son nouveau docteur la plus haute distinction dont elle dispose.

F. Lasserre.

Laurent GAGNEBIN : *Albert Camus dans sa lumière,* Cahiers de la Renaissance Vaudoise, Lausanne, 1964, 182 p.

Sachons gré à Laurent Gagnebin d'avoir effectué, avec l'honnêteté qui caractérise tout son essai, quelques mises au point nécessaires. Il a d'emblée mis l'accent sur l'importance de *L'Envers et l'endroit* et de la *Préface* rédigée pour la réédition de ce premier essai ; faisant montre d'une connaissance apparemment excellente de son auteur, il reconnaît que « la source de Camus est tout entière dans sa patrie, monde de misère et de lumière où il passa son enfance ; elle nourrit déjà les pages de son premier livre au titre révélateur du soleil et des ombres de l'Algérie : *L'Envers et l'endroit.* Dans ce balancement entre le jour et la nuit, se trouve en germe toute la morale de Camus... » (p. 26).

D'autre part, M. Gagnebin a su rappeler que Camus n'est pas un philosophe et que l'absurde n'est chez lui que le point de départ d'une pensée qui, dans *Le Mythe de Sisyphe* par exemple, « n'a pas la prétention d'esquisser une métaphysique » (p. 58).

Ces rectifications sont appréciables, après toutes les erreurs publiées à ce sujet.

L'auteur de cet essai a enfin le mérite d'avoir souligné l'association qui existe chez Camus entre le paysage et « une tranche de temps » (p. 147). Il s'applique plus précisément à dégager pour nous la signification de la nature au crépuscule, dont il donne une interprétation sensible, et de surcroît exacte, lorsqu'il y décèle un symbole de paix et de bonheur.

Mais à part cela ? Aveuglé probablement par la lumière qui inonde l'œuvre de Camus, M. Gagnebin s'est arrêté à des considérations banales et conventionnelles. D'autres auteurs — R. Quilliot, R. de Luppé, M. Lebesque, P. H. Simon, entre autres — avaient déjà, avec plus ou moins de bonheur, tenté de décrire « l'itinéraire » de Camus, en analysant les moments successifs de sa démarche spirituelle. Le présent ouvrage n'a pas d'autre propos, et ne contribue en aucune manière à une compréhension plus approfondie du Prix Nobel 1957. A la différence des autres études toutefois, et c'est là sa principale originalité, celle-ci s'augmente d'illustrations inédites, pour le moins discutables ; le portrait ornant la page de couverture est, lui, d'une laideur consternante ; il ne fait pas honneur aux « bons sentiments » de l'auteur à l'égard de Camus.

Non seulement banal, cet essai semble même ignorer le mouvement véritable qui anime l'œuvre de Camus, malgré les remarques préliminaires pertinentes et pleines de promesses sur *L'Envers et l'endroit.* Obnubilé par l'idée d'une évolution, jalonnée selon lui d'étapes décisives et radicales, M. Gagnebin tente de nous imposer son point de vue : « ... après avoir vécu et chanté ses noces, Camus franchit le cap des tempêtes ... le tournant est décisif » (p. 40); « La signification totalement renversée de cette expression [être conscient] ... marque un tournant important » (p. 52); « L'homme ne peut nier la raison et la radier de sa vie. C'est là un tournant essentiel de la pensée de Camus. » (p. 56); « Mais les quatre *Lettres à un ami allemand* ... marquent ... le tournant décisif de la véritable conversion... » (p. 62): voilà une piste de slalom qui laisse le lecteur désorienté. Mais l'œuvre de Camus ne cesse d'infirmer ce parti pris d'évolution au profit d'un balancement constant entre le jour et la nuit, entre le corps et l'esprit, entre l'envers et l'endroit. Il n'y a pas chez Camus, en dépit d'un enrichissement certain de sa pensée, de véritable « virage » ; il n'a jamais promu le corps puis l'esprit, l'homme seul puis l'homme social, ou encore le mal puis le bien, mais il a toujours envisagé simultanément les deux faces de la condition humaine en leur accordant une importance plus ou moins grande.

Alors même qu'il avait saisi ce double mouvement dans *L'Envers et l'endroit,* l'auteur ne réussit pas à le reconnaître au fil des œuvres, au point d'ignorer, hormis une citation, *L'Exil et le royaume.* Ce titre antithétique aurait dû le frapper et lui suggérer, sinon une continuité dans l'inspiration camusienne, du moins un retour aux sources digne d'attention.

J'ai dit que l'œuvre de Camus démentait l'interprétation de M. Gagnebin ; il faut ajouter que l'auteur contredit sa thèse dans son propre texte et qu'à son insu se fait jour cette longue fidélité de Camus à lui-même : les *Lettres à un ami allemand* marquent une « véritable conversion » (p. 62), annoncée « de manière frappante » par *L'Eté,* œuvre dans laquelle « il relève le paradoxe qu'il signale dans *L'Homme révolté* » (p. 90), « essai volumineux et riche... (p. 85), dont « la vérité » est déjà « pressentie » (p. 100) dans *Le Mythe de Sisyphe,* pour lequel on trouvera des « signes avant-coureurs ... dans *L'Envers et l'endroit* » (p. 43). D'autre part, *Noces,* considérée comme une œuvre isolée précédant la prétendue métamorphose de Camus, voit son « apologie d'une mort sans espoir » confirmée par *Le Mythe de Sisyphe* (p. 149), et sa signification éclairée par des extraits de *L'Eté* (p. 35).

Comment peut-on alors parler de « tournant décisif » et de « conversion » pour une œuvre où l'enchaînement des thèmes est aussi continu et certains leitmotive si fréquents ?

Victime d'un a priori qu'un livre entier ne suffit à défendre, M. Gagnebin est coupable d'avoir maltraité la chronologie pour les besoins de sa démonstration. Après avoir, par exemple, parlé de la découverte de l'absurde dans *Le Mythe de Sisyphe* (1943), et du « désir de reconstruction » qui anime soudain l'homme (p. 71), notre auteur se livre à l'analyse de *Caligula* (1938). Autre preuve flagrante de ce mépris des dates, nous lisons encore ceci : « Les idées de *L'Homme révolté* (1951) ont pris corps dans plusieurs romans ou pièces de Camus : *Les Justes* (1949) ... *La Peste* (1947)... » (pp. 135 et 136).

Cette confusion chronologique ne fait que souligner l'imprécision qui règne dans cet essai, qu'il s'agisse de l'interprétation générale, des citations sans référence suffisante ou encore des liaisons souvent inexistantes entre les différents paragraphes. A la page 138, entre autres, une analyse de l'absurde se poursuit par des considérations sur la tendresse ; il n'y a aucun rapport explicite entre ces deux passages, mais l'auteur, sollicité soudain par l'envie d'évoquer ce sentiment cher à Camus, lui sacrifie la cohérence de son texte.

Plein d'intentions louables, riche de citations, avec ici ou là des remarques pertinentes ou sensibles, ce livre n'est finalement qu'un commentaire long et confus. Malheureusement pour les exégètes de Camus, il n'y a là rien de nouveau sous le soleil.

Christiane Enrico.